

TRACES D'USURE, FROTTIS RITUELS ET PSEUDO-MEULES AU SAHARA

Marceau GAST*

Résumé

Au Sahara central, comme dans bien d'autres sites sacratisés dans le monde, l'on remarque des stries rectilignes, des frottis peu profonds en surface ou des creusements en auges sur des blocs et rochers en place.

- Les stries rectilignes et usures se situent, soit de part et d'autre de stations de peintures rupestres, soit sur des dalles portant déjà des gravures visibles antérieures à ces usures.
- Les frottis en surface sont fréquents par-dessus des gravures rupestres présentes sur des dalles de granit. Sur les mêmes lieux, l'on peut remarquer la progression de ces frottis allant de la plus légère dépression jusqu'au creusement profond en auge au milieu d'une figure gravée.
- Les auges profondes peuvent se trouver isolées sur un bloc rocheux (grès ou granit) et le plus souvent regroupées côte à côte sur ce même bloc ou dans des directions différentes. Parfois dans une même station, ces creusements apparaissent à différents niveaux et dans des espaces peu commodes à un être humain pour réaliser ces frictions. Ces blocs ainsi creusés ne sont pas nécessairement (du moins en apparence) sur des sites archéologiques, mais cette remarque mérite d'être confirmée ou infirmée par des recherches cas par cas.

Lors d'un colloque international sur "L'Homme saharien", dont le responsable algérien fut notre regretté ami le professeur Mohamed Benabadi, en Octobre 1969, l'ensemble des participants (médecins, biologistes, préhistoriens, ethnologues) furent transportés à Ghardaïa, Tamanrasset et Djanet, afin de vivre quelques moments de vérité chez d'authentiques Sahariens.

Henri Lhote était parmi nous et c'est en quelque sorte une dette dont je m'affranchis aujourd'hui dans l'hommage que nous lui rendons ici. H. Lhote nous emmena aux alentours de Djanet voir le site de "la vache qui pleure" près de l'aérodrome, mais aussi dans une autre station (dont malheureusement j'ai égaré le nom) assez proche de Djanet. Là, il nous montra une série d'excavations que je croyais à l'époque être des surfaces de broyage (de grains ou autres produits). Nous eûmes une discussion assez vive car H. Lhote refusait catégoriquement cette hypothèse pour plusieurs raisons : les excavations étaient nombreuses, profondes, assez mal pratiques comme dimensions pour avoir servi à meuler du grain, mais surtout, beaucoup d'entre elles se trouvaient en hauteur, entre des parois où un homme pouvait difficilement meuler. On ne pouvait expliquer d'un point de vue technique la position acrobatique que ces auges nécessitaient à ceux qui les avaient creusées là avec tant d'obstination. J'avoue que c'est à partir de cette confrontation que ma réflexion sur les surfaces à broyer, les meules et molettes, devint presque obsessionnelle. Dans tous mes voyages, je notais de nombreuses observations, outre celles que je possédais déjà, sur l'usage actuel des meules dites "dormantes" et utilisées par les populations du Sahara central que j'avais étudiées.

La fâcheuse habitude que nombre de nos collègues ont consacrée en appelant "meules" toute surface tant soit peu polie, concave, en place sur des roches de grès ou quelque-

fois de granite au Sahara, ou sur des objets mobiles, légers et qui sont parfois de véritables oeuvres d'art, a maintenu une confusion générale bloquant une réflexion méthodique, approfondie pour sérier un certain nombre d'usages et de problèmes très complexes.

Avant de passer en revue les traces d'usures sur des sites archéologiques, sur des roches au Sahara, nous tenterons d'aborder le problème des rituels anciens ou encore actuels, concernant les frottis, les lieux de leur pratique et les croyances qui s'y rattachent.

DES PRATIQUES ENCORE VIVANTES

Depuis le Yémen, en passant par l'Egypte, la Libye, le Tassili n'Ajjer, l'Ahaggar en Algérie, l'Air au Niger, l'Adrar des Iforas au Mali, nous avons constaté, sur des lieux que j'ai moi-même visités ou sur lesquels d'autres chercheurs ont fait des remarques, qu'il existait des pratiques anciennes ou encore actuelles qui consistent à frotter une roche considérée comme sacrée. Ces frottis peuvent être superficiels en surface sur une roche facile d'accès, soit en stries plus ou moins profondes sur un site archéologique ou une pierre sacratisée. Mais il existe aussi des creusements en forme d'auges fusiformes, étroites, sur des blocs de grès, d'une profondeur telle (de 5 à 10 cm), qu'il est difficilement d'imaginer que ces auges aient pu servir de meules à broyer un matériau quelconque.

Les frottis et traces d'usure sont issus de deux raisons principales :

- l'on fait un vœu sur le tombeau d'un saint en y traçant un ou plusieurs sillons plus ou moins profonds ; j'ai même vu au Yémen des traces à la craie près de sillons sur la tombe d'un saint (wali, Fig. 1).



Fig. 1. Tombeau de Gubbat Salah (saint local : wali) à Thula (Yémen). Remarquer les stries sur dalles de pierre mises en parement sur le tombeau et la petite cuvette aménagée au mortier à la chaux pour permettre une réserve d'eau (en offrande ou pour les oiseaux). Photo M. Gast.



Fig. 2. Frottis verticaux en série sur le mur extérieur du Ramesseum (Haute Egypte). Photo M. Gast.



Fig. 3. Statue de sphinx en grès à Karnak (Egypte) portant à la fois des cuvettes circulaires et des stries d'usure verticales. Photo M. Gast.

- l'on use la roche considérée comme émanant une force bénéfique en la frottant avec une pierre servant de molette pour extraire une poussière de ce site ; cette poussière est soit emportée pour faire des talismans protecteurs, soit enduite sur des parties du corps (les mains, le visage, les pieds, des parties du corps douloureuses etc.).

J'ai d'abord cru trouver dans ces observations une parenté de croyances propres aux populations méditerranéennes et musulmanes. Il n'en est rien ! Depuis longtemps des chercheurs, amateurs ou érudits régionaux ont signalé ce "culte des pierres" en différentes régions et pays. C'est par exemple, M. Marionneau qui signale dans le Bulletin de la Société archéologique de Nantes en 1862 "le culte des pierres et les pierres frites" dans le Limousin, mais aussi dans l'Yonne, l'Eure et Loire, en Anjou, etc. Ces pierres étaient aussi frottées d'huile. Un autre auteur, E. Desor, signale "les pierres à écuellen" en Suisse (1878), mais aussi en Scandinavie.

Le Groupe d'Etudes, de Recherches et de Sauvegarde de l'Art rupestre (GERSAR à Milly-la -Forêt) s'est livré à l'inventaire des meules dormantes, des excavations, cuvettes et stries dans l'Ile de France, en remarquant les similitudes de ces traces avec celles de nos observations au Sahara (Benard 2001).

En Afghanistan, Dupaigne (1979) remarque : « quelquefois, comme à Bamyane, on considère qu'une écharde d'un de ces arbres - qui pousse près de la tombe d'un saint - ou même la poussière des pierres qui entourent la tombe, possède des vertus d'exorcisme, ou le pouvoir de guérir certaines maladies...»

En Egypte, la plupart des temples pharaoniques portent des traces d'usure en stries ou petites cuvettes, parfois par milliers à tous les niveaux de leur construction ; car dans ces monuments, avant qu'ils ne soient désensablés, les chapiteaux et dalles de couverture étaient très accessibles (Fig. 2-4). Les populations anciennes et actuelles ont constamment extrait de la poudre de ce grès en frottant les surfaces de stries d'une profondeur à peu près constante (1 à 3 cm) et d'une longueur variant de quelques centimètres à une coudée environ. Sur d'autres lieux, comme le temple d'Amon Ré à Karnak au portique dit des "Bubastides" , sur les pattes des béliers, de véritables cuvettes en forme de mortiers circulaires ont été creusées. Ces trous en série sur ces sculptures considérées comme sacrées évoquent de semblables excavations ailleurs dans le monde et au Sahara (Fig. 5-7, pl. G). Il est singulier que les égyptologues aient considéré ces usures hors de leur champ d'études, alors qu'ils savent que cette pratique toujours actuelle, consiste à récupérer cette poudre de grès pour en faire des talismans et des remèdes magiques.

J'avais déjà signalé, à propos des offrandes alimentaires, sur les tombeaux et lieux sacrés (Gast, 1968:296) la pratique de frictions dans une auge ou sur une paroi du lieu sacré, afin d'obtenir une poussière dont le voyageur s'enduisait le visage. Ces mêmes pratiques, toujours actuelles en Aïr sont décrites avec précision par H. Claudot-Hawad sur les pèlerinages aux lieux saints (1994:223-239 et plus particulièrement p 233-236; voir aussi Hawad, 1985:247-248). Au lieu

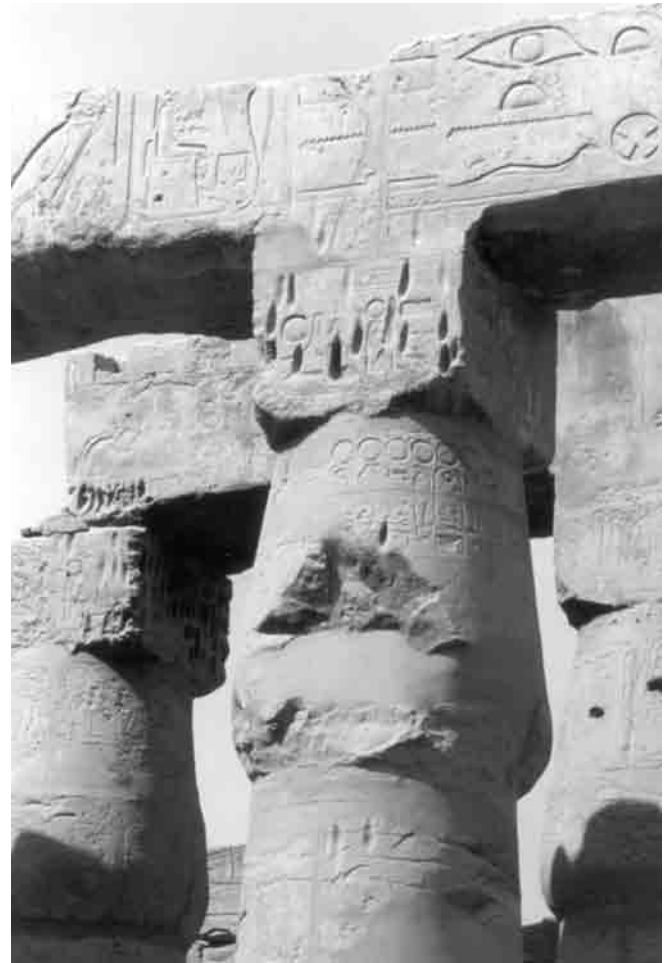


Fig. 4. Usures verticales profondes sur chapiteaux et colonnes de grès des temples égyptiens. Photo M. Gast.

dit Ekad, situé avant la mosquée de Tighezzrine, en venant de Timiya en Aïr (Niger), le pèlerinage appelé *tagduft*, s'arrête pour faire des vœux. Les pèlerins frottent les pierres sacrées de la mosquée à ciel ouvert et enfonce un bâton sur le tombeau au-dessus de la tête du saint. La terre ramenée par l'enfoncement du bâton, ainsi que la poudre des frottis, sont considérées comme protectrices. On s'en enduit les mains et le visage et l'on peut aussi en absorber dans l'eau. Les Touaregs ne confondent jamais une auge à friction qui ne sert pas à moudre le grain, mobile ou incluse dans un bloc et appelée *edégé*, et la meule à broyer le grain appelée *tehount* ou *tachafart* (sur le travail à la meule dormante, voir Gast 1965:20 et 1985).

J.-P. Roset signale aussi une pratique toujours actuelle auprès d'un grand rocher dans l'Aïr, non loin du mont Greboun. Ce rocher d'Azrou est un lieu saint de l'islam « une sorte de Mecque vers laquelle se dirige chaque année (*aojem* dans le calendrier touareg), un pèlerinage pouvant réunir entre cent et deux cents fidèles venus de tout le massif » (Roset, 1990:1224). Outre des légendes racontant les épopées du célèbre Elias, une petite mosquée est édifiée au pied sud-ouest de ce neck. Dans le *mirhab* sont posées deux pierres gravées d'inscriptions en arabe. Celle de droite « est creusée d'un large sillon vertical. Il s'agit d'un objet de culte dont l'utilisation mérite d'être décrite : chaque fidèle vient à son tour frotter cette pierre tendre avec un simple caillou, ce qui produit une poudre fine et a, peu à peu, creusé la rainure.



Fig. 5. Site d'Arkana (Ténéré, Niger). Cuvette d'usure sur gravure rupestre. Photo M. Gast.



Fig. 6. Usure en cuvette sur gravure rupestre (dessin en S) à Egig (près d'Herhafèk, Ahaggar). Photo M. Gast. *pl. G.*



Fig. 7. Auges profondes sur blocs de grès au Tassili n'Ajjer (plateau de Tamrit, Algérie). Photo M. Gast.

On se frotte les sourcils avec cette poudre, la paupière inférieure, la poitrine. Selon Arambé, c'est pour garder une vue et une santé excellentes. Ounis pense qu'on fait surtout ces gestes pour obtenir d'Elias qu'il intercède auprès de Dieu, afin que celui-ci pardonne les fautes passées et accorde sa protection pour l'avenir » (ibid. :1228).

Nous avons dans cet exemple l'illustration d'un syncrétisme païen et religieux porteur de toutes les forces attribuées à ce lieu : la légende d'un héros local, l'aura du lieu, sa consécration islamique par la mosquée, les écritures arabes dont on s'approprie la sacralité avec celle du rocher sous forme de poudre.

À Ouargla, à l'époque des mariages, lors de la visite au Saint patron, on prend un peu de poussière auprès des tombes des ancêtres, on en frotte la main et le pied gauches du "marié" et de la "mariée". Cette cérémonie porte le nom de "première application du henné". Une vieille femme pousse alors des youyous en disant : "qu'ils soient bénis, qu'ils soient bénis !" (Delheure, 1988:345). « Aux sanctuaires des marabouts importants est attaché un gardien conservateur... c'est lui qui applique le henné aux mariés, garçons ou filles. C'est encore lui qui donne aux femmes désireuses de progéniture un peu de poussière sacrée du lieu saint pour l'avalier et ainsi obtenir sûrement d'enfanter » (ibid. :353).



Fig. 8. Cupules en batterie et stries probablement obtenues avec une lame de fer à Rumsiki (Nord Cameroun). Photo S. Valentini. *pl. H.*

Dans son livre "Préhistoire d'une île" sur la Corse, G. Camps décrit au site de Monte Lazzo, des auges profondes, creusées dans des blocs de granite. « Ces cuvettes de broyage sont nombreuses surtout au Néolithique récent (Monte Lazzo) dans la Corse granitique ». Mais il ajoute une remarque sur laquelle nous reviendrons : « Si, comme nous en sommes convaincu cette multiplication du matériel de broyage est liée au développement de l'agriculture, elle indique aussi un accroissement de la population » (Camps, 1988:78). Cependant, revenant sur la description détaillée de ces cuvettes souvent en batterie et parallèles les unes aux autres, G. Camps ajoute : « la technologie de la mouture du blé, de l'orge ou des graines de graminées sauvages, ne permet guère d'accepter l'hypothèse que ces cuvettes aient été destinées à moudre le grain » (ibid. :94). Cette remarque paraît en contradiction avec la précédente mais confirme notre hypothèse : de pareilles excavations ne peuvent avoir servi de meules broyer à les grains. Aucune observation sur des stries à proximité de ces sites à auge ne semble avoir été faite en Corse. Ceci dit, ailleurs stries et auges sont souvent associées.

Dans un voyage au Nord Cameroun, Mme Suzanne Valentini nous rapporte de remarquables photos d'auges creusées sur blocs, étroites, profondes et groupées à Rumsiki, à Mindif et aussi sur de grandes dalles dans ce dernier lieu. À Rumsiki, ces auges (de la dimension de celles de Corse) sont encadrées de stries longues et étroites qui semblent avoir été creusées à l'aide d'une lame de fer (Fig. 8, *pl. H.*). Leur étude technique et ethnographique reste à entreprendre.

STRIES, USURES EN SURFACE ET AUGES PROFONDES

Il nous faut donc sérier les deux problèmes : celui des stries et usures en surface, peu profondes, et celui des auges profondes et étroites, le plus souvent associées en batterie.

En ce qui concerne les stries, leur existence sur les lieux où elles apparaissent, au Sahara et ailleurs dans le monde, démontre leurs relations avec des sites archéologiques ou sacrés localement. La poussière issue de ces frottements (quelle que soit la nature de la roche) est considérée porteuse d'ondes bénéfiques, magiques ou religieuses. On peut s'en oindre le corps et les parties malades, en faire des talismans ou l'absorber en solution dans l'eau.

La présence d'auges profondes est avérée soit dans des sites archéologiques divers (abris-sous-roche, stations rupestres ou monuments), soit sur des blocs isolés ou des massifs rocheux qui ne semblent pas avoir été des sites archéologiques (bien qu'il faille rechercher désormais si cette relation n'a pas été négligée). La première hypothèse sur la fonction de ces auges a été de les considérer comme meules à moudre du grain ou autres produits. Mais cette hypothèse ne résiste pas à une analyse plus précise sur les techniques de broyage : ces auges étroites et profondes, aussi peu pratiques que possible, ne peuvent pas avoir servi à broyer du grain. Imaginer d'autres matériaux que du grain : glands, minéraux, etc. n'est pas plus satisfaisant. Le problème de leurs fonctions reste entier.

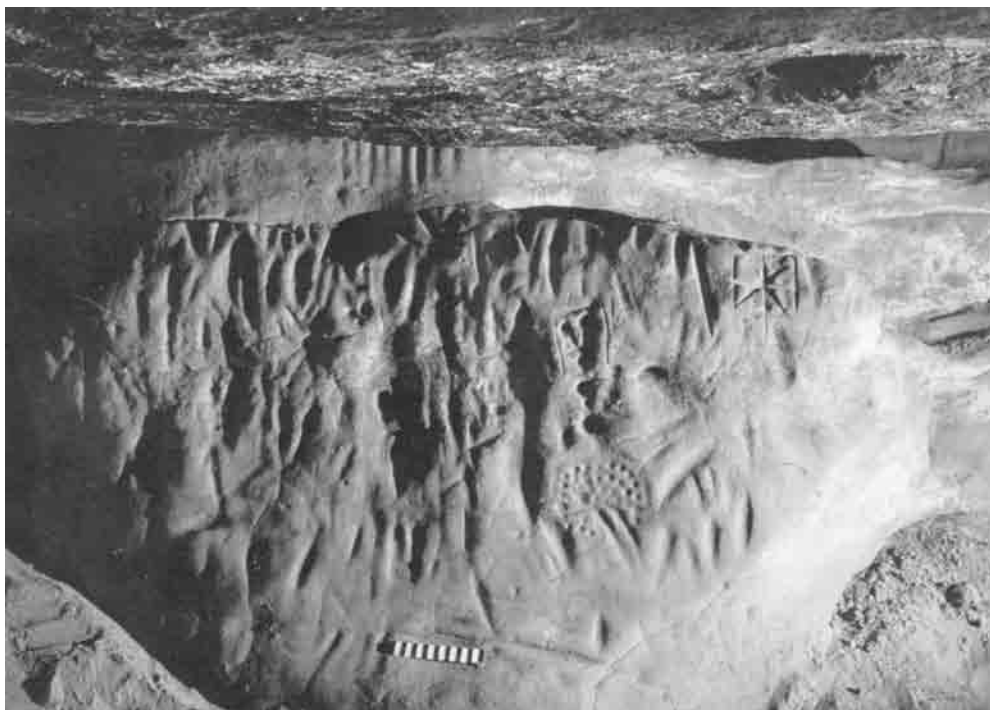


Fig. 9. Stries et gravures rupestres du massif de Fontainebleau au site de la Roche-au-Diable. Photo GARF-GERSAR, Fontainebleau.

Cependant, si l'on rejette l'hypothèse d'une raison utilitaire de ces creusements, force nous est d'envisager une fonction rituelle, une recherche devant satisfaire des raisons magiques dans un système de croyances particulier. Les broyeurs ou molettes, de forme fusoïdale, qui pourrait être adéquats à ces auges, sont très rares au Sahara. Étant donné l'écrémage ancien qu'ont subi tous les sites archéologiques, on ne peut évaluer aujourd'hui si l'on a trouvé de telles molettes près de ces sites à auges multiples dont la présence et l'étude ont été négligées.

L'on pourrait admettre que le frottement des roches qui provoque ces auges profondes consiste à prélever une matière pulvérulente aux attributions magiques comme dans les usures en stries. Mais autant il est facile de pratiquer des stries sur un matériau tendre comme le grès, autant il est difficile et laborieux de creuser une auge profonde sur du granite, du gneiss ou une autre roche plus compacte que le grès. S'il est possible de connaître un jour une pareille pratique encore vivante quelque part au Sahara ou dans le monde, le mystère de ces auges profondes pourra alors être levé.

PSEUDO-MEULES, GRAINES DE CUEILLETTE ET AGRICULTURE

Reste le problème de relations entre meules, cuvettes de broyage, "plats" et la présence d'activités agricoles ou pré-agricoles. Au Sahara, l'hypothèse de broyage de graminées sauvages sur des plats dits "néolithiques" et que les Touaregs appellent *édégé* n'est pas recevable. J'ai démontré ailleurs (Gast, 1995) que toutes les graminées de cueillette ne subissaient pas de broyage à la pierre (sauf exception pour le fonio que l'on peut monder à la pierre ou au mortier), mais qu'après un mondage au mortier de bois (ou même entre les paumes des mains), ces graines très menues étaient directement

mises à bouillir dans l'eau (comme le millet en Vendée ou en Bretagne). Vouloir démontrer l'existence d'une agriculture saharienne par la présence de plats, en général légers, de faible épaisseur, et bouchardés finement sur leurs deux faces (et parfois décorés) pour obtenir une forme en écaille, est une hypothèse totalement aberrante. Ces plats se sont trouvés et se découvrent encore essentiellement dans des espaces dunaires, souvent proches d'objets sculptés comme les rondes-bosses, les rondins de pierre (nommés à tort "pilons" et qui sont tous pour nous d'anciennes idoles).

Leur réutilisation occasionnelle par les populations actuelles comme meules dormantes à broyer du grain cultivé, n'est

pas du tout une preuve de leur fonction première ; l'abondance de récoltes de graines sauvages à une époque plus humide, ne nécessitait pas d'activité agricole chez des populations de pasteurs nomades, éloignées des éventuels centres de sédentarisation. Par ailleurs, aucune trace d'activité agricole n'a, pour le moment, été véritablement prouvée dans les sites archéologiques du Sahara central.

En ce qui concerne la pratique des stries et usures rectilignes plus ou moins profondes, l'on peut estimer que les populations actuelles sont héritières de croyances anciennes qui semblent s'être manifestées bien avant l'apparition des religions monothéistes. Il nous faut admettre la recherche des hommes voulant s'attribuer la force magique d'un lieu à travers l'onction de sa terre, de sa matière allant jusqu'à son absorption. Le simple vœu ne suffit pas, accompagné ou non de prières, il faut s'imprégner physiquement le corps pour obtenir le maximum d'effets de cette force bénéfique.

L'esprit spéculatif de notre civilisation technique nous porte à imaginer systématiquement ces traces et usures comme résultant d'intérêts pratiques en relation avec le niveau de vie, de populations que l'on situe grossièrement à l'époque néolithique. Or, l'observation ethnographique des pratiques actuelles magico-religieuses nous éclaire avec précision sur les raisons de ces manifestations.

Ces observations d'ordre général devraient désormais être accompagnées d'études techniques en tracéologie, d'enquêtes de terrain sur les pratiques anciennes ou actuelles chez les populations locales, les légendes qui s'y rattachent, et d'inventaires régionaux exhaustifs comme l'ont tenté les chercheurs du GERSAR en Ile-de-France (Fig. 9).

* directeur de recherche honoraire au CNRS

RÉFÉRENCES

- BENARD A., 1983, Inventaire des meules dormantes d'Ile de France, *Bull. de la Soc. Préhist. franç.*, 80/8, p249-256
- BENARD A., 2001, Cuvettes piquetées et sillons gravés au Sahara. Note comparative ethnographique, *Bull. du GERSAR*, 48,
- CAMPS G. , 1988, *Préhistoire d'une île. Les origines de la Corse*, Paris, éd. Errance.
- CLAUDOT-HAWAD H., 1994, Ordre sacré et ordre politique chez les Touaregs de l'Aïr : l'exemple du pèlerinage aux lieux saints, *Annuaire de l'Afrique du Nord*, XXXIII, p223-239.
- DELHEURE J., 1988, *Vivre et mourir à Ouargla*, SELAF, Paris.
- DESOR E. et al., 1878, Les pierres à écuelles, *Matériaux pour l'histoire primitive et matérielle de l'Homme*, IX, Genève, p259-287.
- DOUTTE E., 1905, *Merrâkech*, Comité du Maroc, Paris, 408p.
- DUPAIGNE B., 1979, Le dernier jour des hommes, *Objets et Monde*, 19, p209-219.
- GAST M. & ADRIAN J., 1965, *Mils et sorgho en Ahaggar, étude ethnographique et nutritionnelle*, Paris, AMG.
- GAST M., 1968, *Alimentation des populations de l'Ahaggar. Etude ethnographique*, Paris, AMG (Mémoire du CRAPE VIII, Alger).
- GAST M., 1995, Des graines nourricières qu'on ne broie pas: les confusions de "l'agriculture néolithique" saharienne, in: *L'Homme méditerranéen, mélanges offerts à Gabriel Camps*, publications de l'Université de Provence, Aix-en-Provence, p249-257.
- GERSAR, 2000, Art rupestre, *Bull. du GERSAR*, 47.
- HAWAD, 1985, Tagdudt, *Encyclopédie berbère*, II, p247-8.
- MARIONNEAU M., 1862, Le culte des pierres et les pierres frites. Extr. du Bull. de la Soc. archéol. de Nantes, in : *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, 1878, IX, p. 563.
- PROCOPIOU H. & TREUIL R. , 2002, *dir. Moudre et broyer*, Paris, CTHS, I. Méthodes, 238p. II. Archéologie et histoire, 238p.
- ROSET J.-P. , 1973, Une meule néolithique ornée du Ténééré, *Archeologia*, 58, p66-68.
- ROSET J.-P., 1990, Azrou, *Encyclopédie berbère*, VIII, p1224-1231.
- ROUBET C., 1973, Essai de classification du matériel de broyage, *Actes du VIIIe Congrès intern. des sciences préhist. et protohist.*, Beograd, p413-417.
- SAVARY J.-P., 1965, A propos des sculptures néolithiques sahariennes, *Bull. de la Soc. préhist. franç.*, LXII/1, p221-235.
- SAVARY J.-P., 1965, A propos de l'idole d'Issaouane et de la meule de Tihigaline (sculptures néolithiques sahariennes), *Bull. de la Soc. préhist. franç.*, LXII /2, p464-475.